

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 134 (1989)
Heft: 5

Artikel: L'Ange de Dien Bien Phu
Autor: Quartier, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Ange de Dien Bien Phu

par l'adjudant sous-officier Vincent Quartier

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, de la place de nos compagnes dans notre système de défense générale¹. Sans vouloir entrer dans la polémique qui oppose les partisans du service volontaire à ceux du service obligatoire des femmes dans notre pays, j'aimerais relever ici le rôle important qu'elles peuvent remplir en situation de crise ou de combat. Lors de recherches sur la Légion étrangère,

j'ai été frappé par l'admiration que les anciens combattants de Dien Bien Phu ont pour une petite convoyeuse de l'air française qui partagea leurs misères dans cette cuvette tragique du Tonkin, au printemps 1954: elle se nommait Geneviève de Galard!

¹ Voir *RMS*, 1988, numéros d'avril et juillet-août, pp. 161 et 313, numéro de juin, article P. Muret.



G. de Galard reçoit la médaille de l'Aéronautique. Juin 1954.
(Photo prêtée par M^{me} G. de Heaulme - de Galard)

Les convoyeuses de l'Air françaises

Avant de broser le portrait de cette femme admirable, voyons comment a été créé le corps des convoyeuses de l'air.

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, il n'existe plus aucun moyen de transport aérien civil français. Or des dizaines de milliers de personnes, prisonniers de guerre, déportés, fonctionnaires d'outre-mer bloqués à leur poste depuis cinq ans, demandent à être rapatriés en France métropolitaine. On va donc utiliser les moyens aériens militaires pour accomplir cette tâche gigantesque. Cependant, l'état de santé des personnes à transporter est très souvent critique et nécessite une surveillance médicale et des soins constants durant les vols. Le Groupement des Moyens Militaires de Transport Aérien (GMMTA), qui deviendra, plus tard, le Commandement du Transport Aérien Militaire (COTAM), va faire appel à la Croix-Rouge française pour obtenir du personnel médical d'accompagnement. Une équipe de jeunes infirmières volontaires répond à cet appel et forme les Infirmières, Pilotes, Secouristes de l'Air (IPSA).

Les vols de rapatriement vont alors se succéder à travers toute l'Europe, avec leurs cargaisons de misères. Les IPSA se dévoueront sans compter pour soulager les rescapés des camps nazis; beaucoup, hélas, décéderont durant le voyage, mais avec comme

dernière vision le regard bienveillant ou la sensation d'une caresse, dispensés par ces jeunes filles admirables. De mai à décembre 1945, 16 000 prisonniers de guerre, 10 098 déportés et 3 517 jeunes enrôlés dans le STO seront ainsi rapatriés vers la France par les Dakota et les Junker du GMMTA et leurs infirmières volantes.

Dès 1946, une nouvelle mission attend les IPSA: le rapatriement des militaires et des fonctionnaires civils, et de leur famille, stationnés depuis cinq ans outre-mer, ainsi que l'acheminement de la relève. Du fait des nombreuses escales nécessitées par la courte autonomie de vol des avions de l'époque (Junker 52, Halifax C47), les femmes et les enfants transportés doivent, souvent, dormir «à la dure» dans des endroits désertiques, et les infirmières volantes sont précieuses par leurs soins aux nourrissons et aux personnes malades ou âgées. Elles accompliront, durant l'année 1946, 19 706 heures de vol, sur les lignes Paris-Dakar, Paris-Brazzaville, Paris-Tannanarive et Paris-Saigon, pour le compte du Ministère des colonies. Ces infirmières, civiles et volontaires, seront reconnues officiellement le 22 octobre 1946 et dépendront de l'armée de l'air. Dénommées «convoyeuses de l'air», elles devront posséder un diplôme d'Etat d'infirmière, ainsi qu'une bonne culture générale, et leur effectif sera, au départ, fixé à 20. Un concours d'admission sanctionnera leur recrutement.

Indochine

Depuis la fin des combats en Europe, la France, en proie aux nombreux changements de gouvernements que l'on sait, essaie de réorganiser la bonne marche de son empire colonial. Aux marches de celui-ci, l'Indochine lui pose bien des tracasseries: ce que les politiciens de Paris

considèrent encore comme de vulgaires opérations de maintien de l'ordre se transforme, gentiment mais sûrement, en guérilla, puis en guerre tout court, et les opérations aériennes d'évacuation des blessés s'accroissent rapidement; la présence des convoies de l'air en Indochine devient alors un objectif prioritaire pour celles-ci.



Juin 1954. Hôpital Percy. G. de Galard bavarde avec le capitaine Cabiro, 1^{er} BEP, un rescapé de Dien Bien Phu.

(Photo prêtée par M^{me} G. de Heaulme - de Galard)

La tragédie de la route coloniale N° 4, en octobre 1950, au cours de laquelle plusieurs bataillons d'élite du corps expéditionnaire français seront décimés dans les calcaires de Coc Xa, entre Cao Bang et Lang Son, va ouvrir les yeux de certains Français lucides : la guerre, la vraie guerre, avec ses cortèges de blessés et de mourants, sévit en Indochine !

Geneviève de Galard, une jeune infirmière parisienne, titulaire du diplôme d'Etat, décide alors qu'elle avait sa place dans ce conflit un peu oublié. En 1952, elle se fait prêter les cours préparatoires au concours d'entrée des convoyeuses de l'air, par une amie d'enfance, et se présente à l'examen au mois de novembre. Reçue, elle s'engage le 15 janvier 1953 et gagne l'Indochine, pour un premier séjour de trois mois, en mai de la même année. Commence alors son travail de convoyeuse aérienne, qui consiste, en général, à surveiller les patients embarqués à bord d'un C47 « équipé sanitaire ». Laissons-la expliquer son travail en vol² :

«... les changements d'altitude déréglaient sans cesse les goutte-à-goutte (sang et plasma) ; il fallait continuellement les régler à nouveau ; poursuivre la déconnexion ; prendre fréquemment la tension pour injecter, si besoin était, des tonicardiaques, et faire respirer de l'oxygène au blessé, pour qu'il ne souffre pas de la raréfaction de l'air en altitude. »

Après un bref retour, de quelques mois, en France, Geneviève de Galard

regagne l'Indochine en janvier 1954, pour un séjour théorique de six mois. Elle retrouvera Paris avec, dans sa musette, une tranche d'Histoire, une partie de sa vie, qu'elle n'est pas près d'oublier !

*
* *

L'Ange de Dien Bien Phu³

Dès la fin de l'année précédente (20 novembre 1953), des troupes françaises se sont implantées dans une cuvette encore inconnue du nord-ouest du Tonkin avec pour but, de couper la route du Laos aux troupes de Giap, et obliger celui-ci à attaquer cette verrue de manière traditionnelle.

L'état-major français espère ainsi fixer le Viet-Minh et lui casser les reins grâce à son artillerie en place à Dien Bien Phu, puissant camp retranché autour d'une ancienne piste d'aviation japonaise. Giap va jouer le jeu, mais il prendra tout son temps pour regrouper, grâce à des milliers de coolies, sa propre artillerie, nettement sous-estimée par l'EM français, et l'ensemble de ses régiments d'élite.

Dès le 20 janvier 1954, Geneviève de Galard effectuera plusieurs missions

² *La guerre d'Indochine*, p. 162. Ph. Héduy. Editions SPL. Paris 1981.

³ Annonçant la nomination de G. de Galard au titre de « Chevalier de la Légion d'honneur », c'est le *New York Times* de l'époque qui lui donna ce qualificatif qu'elle portera à merveille !

de convoyage sur Dien Bien Phu. Lors de la première attaque viet-minh importante sur la cuvette, le 13 mars, elle se trouve engagée à Nha Trang, où l'opération «Atlante» bat son plein. Alors que la piste d'aviation reste le seul lien du camp retranché avec l'extérieur, chaque approche et tentative d'atterrissage de jour provoque aussitôt de violents tirs d'artillerie. De nombreux blessés attendent cependant leur évacuation sur Hanoi et l'antenne chirurgicale du commandant Grauwin devient terriblement surpeuplée. Dès lors, on décide que les évacuations sanitaires auront dorénavant lieu de nuit, à des heures irrégulières. Dès que le contact radio est établi avec l'avion sanitaire, des hommes au sol allument trois repères lumineux : deux au seuil de la piste et le troisième au bout de celle-ci. Sitôt à terre, les moteurs sont coupés, on tourne l'appareil à bras, les blessés sont alors chargés rapidement, et le pilote décolle pleins gaz. Les Viets vont bientôt réagir et arrosent la piste d'obus au moindre indice de mouvement ; ces évacuations nocturnes deviennent terriblement risquées. A son retour de Nha Trang, Geneviève de Galard effectue plusieurs de ces missions de nuit, plus ou moins réussies, car, fréquemment, le pilote doit redécoller sous les tirs, en catastrophe, sans avoir pu embarquer les blessés.

Le 28 mars 1954, Geneviève de Galard décolle à nouveau pour Dien Bien Phu ; survolant la piste vers 6 h 15

du matin, le pilote doit s'y reprendre à trois fois pour trouver l'axe de celle-ci, car la visibilité est pratiquement nulle. A l'atterrissage, sortant légèrement du terrain, l'appareil heurte le piquet d'un réseau de barbelés. Pendant que l'on charge les blessés, le mécanicien de bord contrôle le point d'impact et constate que le réservoir d'huile est crevé. Impossible de décoller ; Geneviève, aidée des brancardiers, décharge les blessés déjà installés dans l'appareil, puis celui-ci est camouflé en bordure de piste, dans l'attente d'une réparation possible, prévue la nuit suivante.

La convoyeuse récupère son matériel sanitaire et se rend à l'antenne chirurgicale pour y passer, croit-elle, la journée ; hélas, vers 10 h, le brouillard se lève et l'artillerie viet reprend ses tirs ; au quatrième coup, l'avion immobilisé est détruit. La petite convoyeuse de l'air redevient infirmière terrestre, car depuis ce jour, plus aucun appareil ne se posera sur la piste de Dien Bien Phu !

Efficace et discrète, toujours sur la brèche, la seule femme de l'antenne fera l'admiration de ces rudes soldats que sont les légionnaires et les parachutistes. Elle s'occupera plus spécialement des «ventres», ces blessés de l'abdomen, que l'on affuble d'un anus contre nature, et dont il faut sans cesse remplacer les pansements suintant d'excréments. Avec les pluies, le sol de l'antenne surpeuplée devient un borbier infâme, les murs de terre, recouverts de parachutes ou

de linceuls, ruissellent d'humidité et des champignons apparaissent. Des asticots provoquent d'insupportables démangeaisons aux blessés, qui grattent leurs blessures avec des tiges de bambous sous leurs pansements. Toujours souriante, et avec une immense patience, Geneviève circule dans l'antenne encombrée et puante, refaisant un bandage, essuyant un front moite, apportant du thé ou du café, allumant la cigarette d'un manchot. Certains blessés se débat-

tent et refusent de se laisser soigner par les infirmiers de l'antenne; il suffit alors que Geneviève apparaisse pour qu'ils se calment.

Ainsi, du 28 mars au 7 mai, Geneviève de Galard se dévouera sans compter dans cet antre de misères. Le seul loisir qu'elle s'accorde de temps en temps, lorsqu'une accalmie dans les tirs le lui permet, est de rendre visite au PC de De Castries, où elle déguste un café en compagnie des officiers présents.



A gauche, insigne du COTAM, deux canards traînant une tortue au-dessus du globe terrestre. A droite, macaron de convoyeuse de l'air, avec, au centre des ailes, la croix de Malte, symbole de l'infirmière.

(Photo VQ)

Prisonnière

Le 7 mai 1954, en fin d'après-midi, la garnison de Dien Bien Phu cesse un combat devenu inutile. Geneviève de Galard nous livre ici ses propres souvenirs⁴:

«...j'ai été faite prisonnière le 7 mai, avec les blessés et les combattants. Pendant trois jours, je suis restée, aidée par un jeune légionnaire nommé Sioni, dans l'hôpital souterrain, pour m'occuper des blessés graves, sans électricité, sans eau potable, sans médicaments, pris par les Viets. J'avais réussi à cacher quelques gros pansements pour les blessés de l'abdomen. Les blessés légers s'étaient installés, à l'extérieur, sur le terre-plein, à la sortie de l'antenne. Au bout de trois jours, le camp de blessés, organisé par les Viets, était prêt; les blessés furent brancardés jusqu'à lui et placés sous des tentes faites de parachutes. Tous les combattants et le corps médical, à l'exception de l'antenne chirurgicale du médecin-commandant Grauwin, avaient pris la route des camps de prisonniers.

»Les membres de l'antenne ont été installés près de la rivière et, au bout de deux jours, j'ai pu recommencer à soigner les blessés, sous le contrôle des Viets. Les pourparlers pour la libération des blessés n'avançaient pas, l'endoctrinement par les Viets battait son plein et il fallait soutenir le moral des blessés.

»C'est le professeur Huard, ancien directeur de l'Ecole de médecine

d'Hanoi, bien connu des médecins viets, qui, après l'échec des premiers pourparlers, fit réussir les accords qui aboutiront à la libération de 858 blessés, parmi lesquels, seulement, quelques officiers très gravement blessés.

»Ceux-ci furent évacués à un rythme très irrégulier, par des petits avions comme le «Beaver»⁵, car seulement 1000 m de piste avaient été réparés. Un jour les Viets m'annoncèrent ma libération; je demandai à rester jusqu'à la fin de la libération des blessés mais, la veille des dernières évacuations, le 24 mai, ils me mirent en demeure de partir, car l'opinion internationale les accusait de vouloir me garder. Le médecin-commandant Grauwin et les membres de l'antenne chirurgicale ne furent libérés que le 1^{er} juin; entre-temps, ils avaient quitté la cuvette de Dien Bien Phu et pris la route des camps de prisonniers. Une première fois, on nous avait annoncé notre départ vers les camps, mais à la dernière minute, il y avait contre-ordre. Personnellement, je n'ai donc jamais quitté Dien Bien Phu avant ma libération.»

Après avoir fait la tournée des hôpitaux d'Indochine pour rendre visite à ses amis rescapés, Geneviève de Galard, dès son retour à Paris, répondra à de nombreuses lettres de parents espérant obtenir des nouvelles

⁴ Lettre à l'auteur de M^{me} G. de Heaulme-de Galard.

⁵ De Havilland DH 2 Beaver, 1 moteur Pratt et Whitney, 8 places à bord.

d'êtres chers disparus à Dien Bien Phu. Elle effectuera encore, en 1955, un nouveau séjour de convoyeuse de trois mois, au sud de la péninsule indochinoise. Puis, son contrat terminé, elle se rendra à New York, à l'invitation d'un médecin ouvrant un

centre de rééducation pour handicapés.

Geneviève de Galard épousera plus tard le capitaine de Heaulme, un officier de l'infanterie coloniale, qu'elle suivra dans ses différentes garnisons d'outre-mer et d'Europe.



Geneviève de Galard, quelques heures après sa libération. 24 mai 1954. Luang Prabang.
(Photo aimablement prêtée par M^{me} G. de Heaulme - de Galard)

Mère de trois grands enfants, M^{me} Geneviève de Heaulme - de Galard poursuit aujourd'hui encore, avec ferveur, le combat qu'elle avait entrepris à Dien Bien Phu. Déléguée aux Anciens Combattants et aux Handicapés de la mairie du 17^e arrondissement de Paris, elle mène une action pour l'intégration scolaire des jeunes handicapés. Toujours présente aux réunions des Anciens de Dien Bien Phu, cette femme admirable, décorée plusieurs fois, a conservé sa gentillesse et sa simplicité légendaire. Un ancien de Dien Bien Phu, sergent-chef de la Légion de mes amis, me disait récemment: «... qu'elle n'hésitait pas à laisser tomber les personnalités, qui l'entourent toujours lors de ces réunions, pour aller saluer et bavarder

simplement avec un soldat connu dans la cuvette tragique».

*

* *

En France, le corps des convoyeuses de l'air, basé à Villacoublay, existe toujours et poursuit ses missions avec le même élan que ses «Anciennes». Ces femmes seront de tous les coups durs qui suivent la fin de la guerre d'Indochine: la guerre d'Algérie, où elles convoient 50 508 blessés, les tremblements de terre, les inondations, Orléansville, Agadir, Téhéran, Barcelone, les conflits, Cambodge, Zaïre, Tchad et Liban; neuf convoyeuses paieront de leur vie leur engagement volontaire dans cette petite unité au service des plus faibles: les blessés et les malades!

V.Q.

Sources:

- M^{me} Geneviève de Heaulme - de Galard. Paris.
- Cdt Jacqueline Desprez, chef de la division convoyeuses. COTAM. Villacoublay.
- Sgt-chef (er) Gottfried Katzianer, ancien chef de la sct Pionnier de la CCB du 1/2^e REI, à Dien Bien Phu.
- Amicale des Anciens Combattants de Dien Bien Phu.

Ouvrages:

- *Guerre d'Indochine*. Ph. Héduy. SPL. Paris 1981.
- *J'étais médecin à Dien Bien Phu*. Cdt Grauwin. France-Empire. Paris 1954.
- *Les 170 jours de Dien Bien Phu*. E. Bergot. Presses de la Cité. Paris 1979.